Bakounine et l'"athéisme" de Hegel

14-01-2023
René Berthier

Selon Bakounine, Hegel a été l'un des agents de l'effondrement de la métaphysique. En effet, la contradiction fondamentale de l'œuvre de Hegel serait qu'elle ne va pas jusqu'au bout de l'idéalisme et qu'elle contient des éléments qui, en définitive, vont aboutir à la contestation radicale de celui-ci. Nul autant que Hegel n'a porté à ce pauvre Absolu des coups aussi rudes, « car à mesure qu'il l'a édifié, il l'a démoli par sa dialectique impitoyable, de sorte que bien plus qu'Auguste Comte, on peut le considérer comme le vrai père de l'athéisme scientifique moderne."[1]

Littéralement, c'est une erreur : Hegel se réfère constamment à Dieu et se proclame ouvertement protestant. Dans les *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, le philosophe déclare que Dieu est le seul et unique objet de la philosophie. Pourtant, en affirmant que "le contenu de la philosophie et de la religion est le même"[2], il induit que la philosophie n'est autre chose qu'une théologie rationnelle. Continuant la voie ouverte par Spinoza, Hegel identifie totalement la voix de la raison avec la foi ; son protestantisme consiste à se représenter la liberté comme le développement et le parachèvement conceptuel du principe luthérien de la certitude religieuse. La foi repose sur le "témoignage de l'esprit". C'est une foi raisonnable, mais reste-t-elle luthérienne lorsqu'elle détruit l'opposition radicale que Luther avait établie entre foi et raison?

Si Hegel identifie la voix de la raison avec la foi, il nie que ce soit une foi extérieurement objective[3]. Il se réclame d'une foi raisonnable, d'un christianisme libre de toute contrainte pour lequel l'homme, dans sa relation directe avec Dieu, a une vocation de liberté.

Le témoignage de l'esprit de l'homme est compris dans "la formation ordinaire de sa conscience et de son entendement temporels ; par là la vérité retombe dans les déterminations et les conditions de la finité"[4]. Mais le vrai, l'idée en tant que telle ne se dévoile qu'en s'épurant dans la démarche qui conduit à la science, en se dépouillant de la gangue du sensible.

1 Bakounine, « L'Internationale et Mazzini », Champ libre, I 42.
2 Hegel, *Encyclopédie*, § 573, éd. J. Vrin, p. 308.
3 *Encyclopédie*. § 552.
4 *Encyclopédie. 573.*

L'intelligence seule, dans ce dernier stade, appréhende le vrai, abstraction faite de toute manifestation sensible, de toute représentation. Le protestantisme de Hegel conduit à “l'intelligence et à la culture universelle”.

Nulle part on ne trouve chez Hegel d'attaque contre le christianisme: tout au plus une polémique contre les modes de représentation dépourvus de contenu conceptuel. Il réaffirme le caractère chrétien de sa philosophie, fondée sur la base historique de la religion. “Je suis luthérien et veux le rester” disait-il, mais en même temps il réfute l'opposition radicale que Luther avait établie entre la Foi et la Raison : “Nos universités et nos écoles sont notre Église” dit-il. Bakounine, plus tard, inversera les termes, en disant que l'université est devenue l'église de la science bourgeoise[5]...

Dans la philosophie, la pensée se saisit comme pensée. La pensée spéculative dégage le contenu rationnel d'une pensée qui n'est pas suffisamment libérée du poids de l'image et du sensible. Ce qui semble être chez Hegel une justification de la religion chrétienne peut ainsi être interprété comme une remise en question.

Bakounine dit d'ailleurs que si Hegel a tenté de replacer sur leur trône les idées divines, il s'y est pris “d'une manière si peu polie qu'il a définitivement tué Dieu: il a enlevé à ces idées leur couronne divine en montrant, à qui savait lire, comment elles ne furent jamais rien qu'une pure création de l'esprit humain courant à travers toute l'histoire à la recherche de lui-même”[6]. En somme, il attribue à Hegel l'initiative d'une démarche critique qui traditionnellement revient à Feuerbach. On peut d’ailleurs dire que les “trouvailles” attribuées aux disciples de Hegel se trouvent en général déjà chez le maître.

Hegel affirme le caractère chrétien de sa philosophie, mais celle-ci est fondée sur l'affirmation de la base historique de la religion chrétienne. Si on est obligé de justifier conceptuellement la foi (au lieu de la considérer comme une grâce) n'est-ce pas parce que les formes subsistantes de la religion n'ont plus de valeur? J.E. Erdmann, qui se considère comme le “dernier mohican” de l'école hégélienne, se demande dans son *Histoire de la philosophie de Descartes à Hegel* si la prépondérance du point de vue historique sur le point de vue systématique n'est pas un symptôme d'usure de l'esprit philosophique. Marx n'inventera rien en parlant de “fin de la philosophie”: Hegel lui-même considérait qu’il achevait un cycle commencé par Descartes.

---

5 Cf. “Les Endormeurs”.

6 Bakounine, *L’Empire knouto-germanique*, Champ libre, vol. VIII, p. 134.

Les hommes d'Église eux-mêmes en arrivent à expliquer la doctrine chrétienne par des motifs moraux ou par l'histoire extrinsèque. La vérité du christianisme est ainsi traitée sur le seul plan subjectif et historique; la réflexion critique, présentée comme le “juge absolu” devant lequel la vérité de la religion doit défendre sa cause, fait irruption dans la religion.

La religion devient philosophie de la religion. Or, en faisant de la religion un moment de la culture au même titre que les autres formes culturelles – une phase du devenir de l'Esprit – Hegel lui fait perdre son caractère privilégié, il la laïcise en quelque sorte. Il avait effectivement préparé le terrain de sa dissolution. La sécularisation du christianisme pourrait bien signifier pour Hegel non pas une trahison de ses origines mais sa réalisation positive. S'il est un peu superlatif d'affirmer, comme le dit Bakounine, que Hegel est le “père de l'athéisme moderne”[7], il reste qu'il a contribué dans une mesure non négligeable à sécullariser la religion. La vision qu’avait Bakounine du grand philosophe allemand était remarquablement lucide.

7 Bakounine, “L’Internationale et Mazzini”, Champ libre, I, 42.